L'UNION SPIRITE BORDELAISE

REVUE DE L'ENSEIGNEMENT DES ESPRITS

PREMIÈRE ANNÉE — Nº 31. — 15 JANVIER 1866.

Correspondance

Lyon, le 6 janvier 1866.

Bien-aimé Collègue,

J'ai vu par une lettre de M. Quômes, votre honorable correspondant, qu'il ne m'avait pas bien compris au sujet de la question capitale de la création. C'est pourquoi je crois nécessaire de vous adresser les pages que j'ai écrites à ce sujet dans mon ouvrage : *Dieu, l'homme, l'humanité et ses progrès*, publié en 1847. Cet ouvrage, qui n'a été tiré qu'à 500 exemplaires, est aujourd'hui introuvable et épuisé. *Je crois* avoir résolu la question avec saint Augustin et Fénélon, mais en tout cas, comme je suis un sincère ami de la discussion libre, je verrais avec plaisir des contradicteurs surgir ou tout au moins des hommes sincères demandant des explications. Voici ce que j'écrivais (1) :

« Dieu aurait pu rester éternellement seul, sans que rien l'obligeât à créer, mais son essence comprenant l'*amour* l'y portait irrésistiblement. On nous fait cette objection : si le monde n'est pas infini, s'il n'est pas éternel, il a dû commencer à un point du temps ; il a dû occuper une partie de l'espace. Pourquoi à tel point du temps plutôt qu'à tel autre ?

(1) Pages 56 à 61. Paris, Garnier frères, éditeurs, in-12.

Pourquoi telle partie de l'espace plutôt que toute autre partie? La question n'est pas indifférente. Dieu ne peut agir sans une raison suffisante.

« Je ne m'occuperais pas de cette objection si elle n'avait été mise en avant par de grands penseurs, car elle est contradictoire en ses termes. Le temps a commencé avec les créatures intelligentes dont les développements sont successifs; l'espace n'existe que depuis la création de l'univers. Qu'est-ce que le temps sans l'homme? Qu'est-ce que l'espace sans le monde? C'est la succession des phénomènes du moi qui engendre le temps, comme c'est la succession des phénomènes de l'univers qui engendre l'espace. Mais pour l'être immanent, pour l'être dont l'attribut est l'éternité, pour l'être qui n'admet en son sein ni succession ni changement, il n'y a ni temps ni espace. Il y a un seul présent immobile, toujours identique à lui-même. Saint Augustin l'a dit avec une sublime profondeur : « Si Dieu a toujours été Seigneur, il a » toujours eu sous sa domination une créature, non pas cependant engendrée de sa substance, mais faite par lui de » rien, et non-co-éternelle à lui; car il était avant elle, quoi- » qu'il n'ait été en aucun temps sans elle; il l'a précédée » non par un intervalle de temps, mais par une éternité » fixe (1). » (Cité de Dieu, liv. XII, ch. XV.) Dans cet admirable chapitre et dans ceux qui précèdent, saint Augustin traite avec une étonnante vigueur de raisonnement la question que j'agite en ce moment. Il a écrit ce passage significatif: « Là où il n'est point de créatures dont les mouvements » successifs déterminent le cours du temps, le temps ne sau- » rait être. Dieu fut toujours dans son éternité fixe; mais les » créatures ne furent toujours qu'en ce sens qu'elles furent » de tout temps, et qu'il eût été impossible que le temps fût

(1) Traduction de L. Moreau, tom. 2 page 88.

» sans eux. Or, le temps, dans sa mutabilité passagère, ne » peut être co-éternel à l'immuable éternité (1). » (Même chapitre). Quand donc on demande pourquoi Dieu a créé le monde plutôt à tel point du temps qu'à tel autre, plutôt dans telle portion de l'espace que dans telle autre, on adresse une question qui n'a pas de sens, on soulève une difficulté qui n'en est pas une. De quoi s'agit-il en effet? D'expliquer un acte de Dieu, la création, et de lui trouver une raison suffisante de commencement? Nous ne devons donc pas apprécier cet acte par rapport à nous, mais par rapport à Dieu. Or, le temps et l'espace n'ont pas précédé le monde et n'existeraient pas sans le monde. Avant le temps, il n'y avait que l'éternité; avant l'espace, il n'y avait que l'infinie présence du premier être.

» Je ne veux pas faire entendre par là que depuis la création, la notion de temps et d'espace n'existe pas en Dieu, sinon comme expression de sa propre essence, du moins comme expression des phénomènes successifs de la nature et des intelligences dont l'idée est en lui. Le fini existant par Dieu et en Dieu, il est évident que depuis la création Dieu entretient des rapports avec les autres êtres. Ces rapports sont ce qu'on a appelé la providence. Dans le monde physique, c'est le règne des forces, des lois; dans le monde moral, c'est le règne de la grâce. Il y a donc en Dieu, considéré non plus en lui-même, mais dans ses relations avec les créatures, un attribut nouveau qui sert de rapport entre le fini et l'infini. Ainsi, que sous ce dernier point de vue, Dieu ait égard au temps, qu'il envoie à certaines époques les hommes nécessaires à de grandes œuvres, qu'il se serve selon ses desseins de la libre détermination des créatures pour l'accomplissement des destinées réservées à l'humanité dans chaque pé-

(1) Traduction de L. Moreau.

riode, cela n'est pas douteux aux yeux de ceux qui, rejetant comme moi un développement fatal et nécessaire, voient cependant autre chose dans l'histoire de la terre que les chances du hasard ; de ceux qui aperçoivent l'enchaînement des faits, l'harmonie des efforts, la certitude des progrès, la marche vers un but renouvelé sans cesse suivant les besoins du moment ; de ceux, en un mot, qui substituent la providence au destin. Mais, même à cet égard, le temps et l'espace ne sont pas des bornes de la vie divine. Dieu est toujours présent, toujours identique à lui-même. Son temps est l'éternité, son espace l'ubiquité. Le temps et l'espace ne sont conçus en lui que comme formes de la vie des créatures, et ce n'est que dans ses rapports avec elles qu'il doit en tenir compte.

» Le spectacle de l'univers nous enseigne que la création est incessante, et jamais achevée. La matière cosmique peuple les espaces de l'éther ; en s'attirant, en se coordonnant, elle forme chaque jour de nouveaux mondes. En comparant les descriptions de certaines nébuleuses, qui nous ont été laissées il y a quelques siècles par plusieurs astronomes, avec leur apparence actuelle, nous apercevons que la matière, d'abord très diffuse, se groupe, s'organise, et se resserre en un noyau de plus en plus brillant, selon les lois que la géologie nous apprend avoir présidé à la formation de la terre et des autres corps célestes. Il est donc possible que notre planète soit venue très tard dans l'ordre des temps, quoique pendant une prodigieuse antiquité elle ait servi à l'habitation d'animaux à jamais perdus, avant d'être le séjour de l'homme dont la création date en quelque sorte d'hier. Mais si les diverses créations sont successives, voilà une succession en Dieu, et par conséquent le temps se pose dans l'éternité même. Fénélon, dans son sublime ouvrage sur l'existence de Dieu, résout ainsi la difficulté : « Il faut concevoir,

» ô mon Dieu! que vous êtes éternellement, créant tout ce » qu'il vous plaît de créer. De votre part, vous créez éter» nellement; de la part de la créature, elle n'est pas créée » éternellement; la borne est en elle et point dans votre ac» tion. Vous ne créez donc point une chose avant une autre » par une succession qui soit en vous, quoique cette chose » doive exister cent mille ans plus tôt qu'une autre : ces » rapports sont entre vos ouvrages; mais les rapports de » bornes ne peuvent aller jusqu'à vous. » Ainsi, au point de vue de Dieu, la création est dans l'éternité, puisque le seul temps de Dieu est l'éternité fixe. Mais au point de vue des créatures, la création n'est pas éternelle, et par conséquent est successive par là même qu'elle est incessante et perpétuellement inachevée. L'idée de commencement ne s'applique qu'à la créature. Dire que Dieu a commencé de créer, c'est se servir d'une locution impropre. Dieu est créateur dans son immanente éternité. La succession n'apparaît qu'à notre esprit borné. C'est une conséquence de notre nature dont la mobilité est la loi. Pour nous, il n'y a pas, à proprement parler, de présent; car nous ne pouvons donner la fixité à aucun temps. Il n'y a pas de transition réelle entre le passé et l'avenir. Ce que je dis, ce que j'écris, par là même que je le dis et que je l'écris, est pour moi le passé; je suis dans ce qui était tout à l'heure mon avenir, et cet avenir sera bientôt du passé. Quelque effort que je veuille faire, je ne puis arrêter un seul moment le mouvement qui m'entraîne; je ne puis résister à cette loi impérieuse qui m'emporte de changements en changements, de phénomènes en phénomènes, sans que je puisse espérer jamais l'immutabilité, attribut incommunicable de l'être unique et souverain. Pour Dieu, au contraire, il n'y a qu'un seul présent; ce qui n'est pas encore pour nous, ce qui sera, comme ce qui est passé et qui n'est plus à nos yeux, tout cela est embrassé par Dieu dans

une même vue. Que voulez-vous donc nous dire quand vous nous demandez pourquoi Dieu a créé en tel temps, en tel espace ? « La seule véritable manière de contempler l'éter-
» nité et l'immensité de Dieu, nous dit encore Fénélon, c'est
» de bien croire qu'il ne peut avoir en lui ni temps ni lieu ;
» que toutes les questions du temps et du lieu sont imperti-
» nentes à son égard, qu'il y faut répondre, non par une ré-
» ponse catégorique et sérieuse, mais en se rappelant leur
» absurdité et en leur imposant silence pour toujours. Écar-
» tez scrupuleusement toute idée de borne et vous n'hésite-
» rez plus par de vaines questions (1). »

» En résumé, Dieu crée dans son présent immuable, par une puissance éternelle, par une intelligence éternelle, par un amour éternel. Pour Dieu la création n'a jamais commencé, puisque ce qui est avenir à nos yeux lui est aussi présent que notre présent et notre passé. Cette idée de commencement n'existe que dans notre rapport ; les créations ne sont successives que pour nous ; la notion de temps et d'espace sert à l'expression de la relation réciproque des êtres finis, et n'a rien de positif dans l'entendement divin, qui n'admet pas de limitation. »

Voilà ce que j'écrivais en 1847 et je n'ai rien à en retrancher. J'ajouterai ceci : Lorsque M. Quômes ne veut pas de la création dans le temps, il a complétement raison ; elle a lieu dans l'éternité. Mais lorsqu'il dit que j'ai appelé la création *accidentelle*, distinguons. Oui, à notre point de vue, à nous qui ne sommes que des phénoménes, des accidents créaturels. Mais je soutiens que la création était dans l'*essence* de Dieu, et partant essentielle, puisque son essence est l'*amour*, et que l'*amour* veut se répandre. Selon moi, la création n'a pas eu lieu dans le temps, *mais a donné naissance au temps*,

(1) **Existence de Dieu, seconde partie, chap. V.**

qui n'a commencé que depuis elle et avec elle. Voilà mon opinion que j'ai proposée dès 1847 et que je propose encore à l'humanité pensante.

Agréez, cher Collègue, les meilleurs sentiments de mon cœur affectionné.

A. PEZZANI.

PRÉEXISTENCE

Sous ce titre, un journal spirite anglais reproduit, d'après l'*American Phrenological Journal*, l'opinion de plusieurs écrivains, poètes, philosophes, romanciers, qui ont cru à la préexistence des âmes. Si notre collègue et frère de Newman-Street voulait bien scruter chaque expression, surtout celles de Southey, comme aussi celles de Shaftesbury et de Bulwer (Lucretia) que nous avons reproduites dans ce journal, il y trouverait, sans aucun doute, la réincarnation enseignée en termes non équivoques : « Il n'est pas plus difficile de vivre deux fois qu'une, » disait Voltaire. Ces paroles sont vraies et doivent paraître toutes naturelles à ceux qui, comme nos frères d'outre-mer, admettent l'antériorité de l'âme à la vie actuelle. Pourquoi, si ces âmes éclatent dans les mondes, à diverses époques de leur vie psychique, l'une naît-elle sur les sphères lumineuses au milieu de tous les plaisirs mondains, dans sa force intellectuelle ; pourquoi l'autre fait-elle son apparition dans les enfers de l'espace, dès l'enfance de sa vie, pauvre humiliée, privée du sens moral et intellectuel, brisée par toutes les calamités qui frappent les enfants d'Adam ?

Ces problèmes philosophiques méritent à coup sûr une solution, et nous sommes étrangement surpris qu'ils n'aient pas encore été abordés par le spiritisme anglais et américain.

Un des grands journaux de Londres disait il y a peu de jours : « Si tous nos abonnés étaient spirites ce soir, notre rédaction le serait demain. » Nous pouvons dire de même : si les spirites anglais voulaient étudier, sans préjugés ni parti pris, les raisons qui militent en faveur des existences de l'âme, les Esprits leur enseigneraient demain cette belle doctrine qui, en France, nous a valu plus d'adeptes que les plus étonnantes manifestations physiques. Témoins ces pauvres Davenport.

Nous ne voulons pas priver nos lecteurs de ce bel article dont nous donnons ici la traduction :

La croyance, que toutes les âmes existent depuis le commencement des choses, était commune aux temps de Jésus-Christ ; elle fut enseignée et soutenue par plusieurs pères de l'Église Chrétienne, parmi lesquels nous citerons Justin, martyr, et Origène. Mède, dans ses *Mystères de la Révélation*, combat la croyance que les âmes sont créées au même instant que les corps auxquels elles doivent être unies ; il soutient ce qu'il nomme le « dogme raisonnable de la préexistence, » comme « la clef qui peut expliquer les principaux mystères de la providence. » Burnett nous apprend que sir Harry Vane a enseigné cette doctrine. Joseph Glanville, recteur de l'Université de Both a publié un traité sur les raisons qui militent en faveur de cette croyance.

En 1762, le révérend Capel Berrow fit imprimer : *Preuves de la chute de l'âme humaine dans sa préexistence*. L'*European Magazine*, de septembre 1801, contient une lettre adressée à l'auteur, par l'évêque Warburton. Il y est dit : « L'idée de la *préexistence* a été adoptée par bon nombre d'hommes instruits et intelligents, comme la meilleure solution donnée à bien des difficultés. »

Southey dit dans ses lettres : « J'ai une foi profonde et

vivace dans un état de personnalité consciente, continué hors du théâtre de cette existence; je crois que là nous recouvrerons la conscience de quelques existences jouées sur des théâtres inférieurs. » Plus loin : « Le système des existences progressives me paraît le plus charitable; or tout ce que nous apercevons est si sage et si bon, tout ce que nous comprenons ou ne comprenons pas est d'une perfection si étonnante et si sublime que le système le plus charitable est aussi le plus probable. » Quelques traces de la croyance en cette doctrine apparaissent dans Wordsworth : *Odes sur les preuves de l'immortalité dans l'enfance*.

« Notre naissance n'est qu'un sommeil et qu'un oubli, l'âme qui lève en nous, étoile de notre vie, s'est couchée ailleurs et vient de loin. »

Plus loin, notre poète métaphysique chante :

« Mes yeux sont obscurcis par des pleurs enfantins, mon cœur est vraiment agité, car le bruit qui frappe mes oreilles est le même que j'ai entendu dans d'autres jours.

» Ainsi marchons-nous vers notre déclin; et pourtant l'Esprit le plus sage regrette moins les ravages du temps que ce qu'il abandonne derrière lui. »

Ces notions sur la préexistence se retrouvent chez la plupart des philosophes orientaux. Platon fut leur défenseur. On sait que, suivant lui, toute connaissance n'était qu'une réminiscence (1).

On s'est demandé s'il n'est pas possible que, avant cette vie l'âme humaine ait passé par différentes phases, et si elle ne pourrait pas subir encore d'autres existences avant d'atteindre le but final. Ainsi Pythagore se rappelait sa première apparition ici-bas dans la personne majestueuse d'un hérault nommé Æthlolide. Il montrait même dans le temple de Ju-

(1) L'*Union spirite*, tome II, page 66.

non, à Argos, le bouclier qu'il portait dans son combat avec Patrocle.

Milton, qui puisa, au contact de son ami de collége, Henry More, un goût prononcé pour la doctrine platonicienne, fait allusion, dans son *Comus*, à la même opinion :

« L'âme, souillée par la contagion, devient corps et brute, quand elle a perdu la divine propriété de sa première essence... »

Dans le premier volume des *Poésies variées* de Dodsley, on lit une pièce de vers blancs intitulée *Préexistence*. Gray l'appelle un « contre-sens dans tous ses exposés, » mais il est certain qu'elle contient de belles idées au milieu de phrases boursouflées (*Atlas*, 27 mai 1859).

Dans le *Chamber's Edinburgh Journal*, nº 93, on affirme que cette idée de la préexistence a d'abord été développée par Walter Scott. Ceci peut être vrai, quant à l'expression, mais non quant au fait, comme nous l'avons suffisamment démontré. Scott, on le sait, était profondément versé dans les études psychologiques. Il met les paroles suivantes dans la bouche de Henry Bertram lors de son retour d'Ellangowam-Castle : « Souvent nous nous trouvons dans des réunions où nous n'étions jamais venus auparavant, et cependant nous ressentons une impression mystérieuse, une conscience mal définie que ni la scène, ni les acteurs, ni le sujet ne sont entièrement nouveaux ; nous sentons que nous pourrions dire à l'avance la conversation qui n'a pas encore eu lieu. »

Nous trouvons la note suivante sur un journal de Scott à la date du 17 février 1828 :

« Je ne saurais dire si c'est une chose digne à noter que, hier, à l'heure du dîner, je fus étrangement saisi par ce que j'appellerais le sentiment de la préexistence. J'étais fermement convaincu que rien de ce qui se passait n'avait été dit pour la première fois, que les mêmes sujets avaient été

discutés, les mêmes opinions soutenues par les mêmes personnes..... La sensation était si forte qu'elle ressemblait à un mirage dans le désert..... J'étais dans une véritable peine, et mon Esprit se tournait vers les suppositions de l'évêque Berkeley, touchant un monde idéal. Il y avait, dans tout ce que je faisais ou disais, un triste sentiment d'un manque de réalité. » *(Vie de Scott par Lockhart.)*

D'après un passage du *Distrait*, conte de James Hogg, on voit que cet homme de génie avait parfois la conscience des mêmes sensations.

Sir Bulwer Lytton, dans son *Godolphin*, décrit ainsi ce rêve éveillé :

« Quelle chose étrange ! Parfois, à la vue de certains lieux, une sensation nous envahit qui marie dans notre esprit la scène présente, avec d'obscurs souvenirs, avec des images confuses du passé, ou avec des présages prophétiques et terribles pour l'avenir..... Chacun de nous a connu cette sensation étrange peu distincte, à certaines époques, en certains lieux, et chacun de nous aussi a été impuissant à en découvrir la cause. »

Ailleurs, le même écrivain décrit cette sensation de la réminiscence comme « une espèce étrange de mémoire interne et spirituelle qui souvent nous rappelle des lieux et des personnages que nous n'avons jamais vus, ce que les disciples de Platon expliquent par une conscience encore vivante, mais obscurcie d'une existence antérieure. »

En peu de mots, c'est voir et entendre pour la première fois apparemment ce que nous avons déjà vu et entendu auparavant, bien que notre raison nous affirme le contraire. Pouvons-nous mieux exprimer la continuité de l'existence humaine que par les lignes suivantes ?

« Cependant, quelque chose est ou semble être qui m'instruit de ses lueurs mystiques, semblables à des éclairs de

rêves oubliés ; j'ai déjà senti ce que je ressens aujourd'hui, je l'ai déjà fait. J'ignore en quel endroit. Mystères que nul langage ne saurait éclairer. — TENNYSON. »

M. Dickens, dans ses *Peintures d'Italie*, nous décrit son impression à la première vue de Ferrare :

« Sur le premier plan était un groupe silencieux de jeunes paysannes, appuyées sur le parapet d'un petit pont, levant parfois les yeux au ciel, parfois les baissant vers la rivière ; dans le lointain un clocher élevé ; sur le tout, l'ombre de la nuit qui descend. Si j'avais été assassiné là, dans une existence précédente, je ne me serais pas mieux rappelé ce paysage, et mon être tout entier n'aurait pas ressenti des frissons plus douloureux. Le souvenir réel de ce point de vue est tellement corroboré par une réminiscence imaginaire que je pense ne jamais l'oublier. » *(Spiritual Times.)*

C'est par de semblables pages que les journaux spirites anglais prépareront leurs lecteurs au dogme des existences successives de l'âme. Nous aurions cependant désiré voir dans la feuille d'où nous venons d'extraire les passages précédents, une réfutation de la théorie de MM. Wigan et docteur Draper sur ces phénomènes décrits par Scott, Bulwer et Dickens.

Nous n'en avons pas donné la traduction à nos lecteurs, mais nous allons l'exposer en deux mots.

Il arrive parfois que le cerveau tout entier n'assiste pas aux faits de la vie réelle. La sensation des objets extérieurs n'arrive au *moi* que par une seule partie du cervelet, l'autre dort ou est dans un état voisin du sommeil ; mais si notre attention est fortement excitée par quelque circonstance accidentelle, la partie du cervelet qui dormait se réveille et éprouve, dans ce retour à ses fonctions de relation, la répercussion de ce qui s'est passé dans l'autre partie qui veil-

lait; de telle sorte que l'Esprit recevant, par ce nouveau canal, une seconde sensation affaiblie de ce qu'il a déjà ressenti, croit assister de nouveau à un spectacle dont il a été une fois témoin.

Pour nous, ces phénomènes s'expliquent beaucoup mieux par les théories spirites basées sur les faits magnétiques, que par les théories de double nature du cerveau basées sur des hypothèses. L'âme jouit de la faculté de préperception, prévision ou prescience, comme elle jouit de la faculté de post-vision ou de mémoire. Seulement chaque faculté psychologique est un insigne du grade de l'initié, et voilà pourquoi, dans les mondes inférieurs, la faculté de prévision est encore à l'état d'embryon. Néanmoins, il est un moment dans la vie de l'âme où, par le secours des Esprits supérieurs, par un mirage peut-être, le futur en ce qui le concerne apparaît à l'Esprit sur le point de subir une incarnation. Prévision des épreuves, disons-nous, mais non prévision des chutes, des fautes ou des ascensions dans la voie morale et intellectuelle. Dans un seul instant, tous les incidents du voyage entrepris et choisi se déroulent à l'Esprit voyageur. Dans la vie, l'homme peut donc avoir une réminiscence, confuse dans l'état de veille, plus distincte dans l'état d'émancipation, des scènes qu'il doit traverser, des acteurs qui jouent un rôle sur le même théâtre que lui.

Nous en avons un exemple remarquable dans l'histoire de M^me^ Hortense rapportée dans le n° 26 de l'*Union*.

Cette somnambule a vu l'avenir en ce qui la concernait; si le docteur Teste avait voulu, ce qui était possible, lui laisser la mémoire de sa vision ou la *post-vision de sa prévision somnambulique,* M^me^ Hortense aurait revu, avec souvenir distinct, une seconde fois, dans l'état de veille, ce qu'elle avait déjà entrevu dans l'état de sommeil, ce qu'elle avait choisi librement dans l'état d'erraticité.

On voit que l'étude de nos facultés noologiques et des faits spirites suffit pour nous donner de ces phénomènes de préexistence une solution simple et à l'abri de toute critique.

C. GUÉRIN.

Variétés

On lit dans le *Mémorial de Lille,* du 1er courant :

« Nos lecteurs apprendront avec plaisir qu'un des professeurs de notre Faculté des Lettres vient de faire paraître un livre qui a le précieux avantage de l'actualité et intitulé : *Des Sciences occultes et du Spiritisme.*

» Déjà l'année dernière nous avons exprimé le désir de voir notre Faculté nous éclairer sur cette nouvelle philosophie si vigoureusement attaquée par l'ignorance et qui compte cependant parmi ses partisans des hommes d'un mérite et d'une érudition incontestables.

» Nous attendrons, pour revenir sur le livre de M. Tissandier, qu'il ait été lu par des hommes sérieux. Nous croyons être agréable, en attendant, à nos lecteurs, en leur donnant l'extrait suivant tiré du *Nouveau Dictionnaire universel* relatif au chef de cette doctrine, M. Allan Kardec, ainsi qu'aux idées principales que renferme cette philosophie à la fois scientifique et religieuse.

(Indépendant de Douai.)

» ALLAN KARDEC (Hippolyte-Léon-Denizard *Rivail*). Chef et fondateur de la doctrine dite *spirite* (1), né à Lyon, le 3

(1) Nous protesterons toujours contre toute dénomination tendant à

décembre 1804, originaire de Bourg en Bresse, département de l'Ain. Quoique fils et petit-fils d'avocats, et d'une ancienne famille qui s'est distinguée dans la magistrature et le barreau, il n'a point suivi cette carrière ; de bonne heure il s'est voué à l'étude des sciences et de la philosophie. Elève de Pestalozzi, en Suisse, il devint un des disciples éminents de ce célèbre pédagogiste, et l'un des propagateurs de son système d'éducation, qui a exercé une grande influence sur la réforme des études en France et en Allemagne. C'est à cette école que se sont développées les idées qui devaient plus tard le placer dans la classe des hommes de progrès et des libres penseurs. Né dans la religion catholique, mais élevé dans un pays protestant, les actes d'intolérance qu'il eut à subir à ce sujet, lui firent, dès l'âge de quinze ans, concevoir l'idée d'une réforme religieuse, à laquelle il travailla dans le silence pendant de longues années, avec la pensée d'arriver à l'unification des croyances ; mais il lui manquait l'élément nécessaire à la solution de ce grand problème. Le spiritisme vint plus tard le lui fournir et imprimer une direction spéciale à ses travaux. Vers 1850, dès qu'il fut question des manifestations des Esprits, Allan Kardec se livra à des observations persévérantes sur ces phénomènes, et s'attacha principalement à en déduire les conséquences philosophiques. Il y entrevit tout d'abord le principe de nouvelles lois naturelles : celles qui régissent les rapports

---

présenter le spiritisme comme une religion, comme une secte, ayant un chef, des ministres et une orthodoxie La doctrine spirite qui, du reste, est l'œuvre des Esprits et non pas celle d'Allan Kardec, regarde tous ses adeptes comme des frères travaillant, chacun selon ses forces et suivant la sphère d'action dans laquelle il est placé, à l'édification d'une *science philosophique* qui n'en est encore qu'à ses débuts. Nul n'y possède d'autres grades que ceux qui lui sont acquis par ses travaux et sa science, et, comme l'homme est essentiellement faillible de sa nature, l'opinion d'aucun ne saurait faire loi. Le jour où un spirite quelconque, serait-ce Allan Kardec, voudrait se poser comme *chef* et prétendrait imposer ses idées, il s'apercevrait que l'orgueil de l'homme est un très mauvais conseiller, et il verrait tous les vrais spirites repousser ses prétentions et déserter son drapeau pour suivre toujours celui du libre examen et de la liberté de conscience, sous les plis duquel s'abrite le progrès, seul but que nous poursuivions tous. — A. B.

du monde visible et du monde invisible ; il reconnut dans l'action de ce dernier une des forces de la nature, dont la connaissance devait jeter la lumière sur une foule de problèmes réputés insolubles, et il en comprit la portée au point de vue scientifique, social et religieux.

» Ses principaux ouvrages sur cette matière sont : Le *Livre des Esprits,* pour la partie philosophique, et dont la première édition a paru le 18 avril 1857 ; le *Livre des Médiums,* pour la partie expérimentale et scientifique (janvier 1861) ; l'*Evangile selon le spiritisme,* pour la partie morale (avril 1864) ; le *Ciel et l'Enfer,* ou la justice de Dieu selon le spiritisme (août 1865) ; la *Revue spirite, journal d'études psychologiques,* recueil mensuel commencé le 1er janvier 1858. Il a fondé à Paris, le 1er avril 1858, la première société spirite régulièrement constituée sous le nom de *Société parisienne des études spirites,* dont le but exclusif est l'étude de tout ce qui peut contribuer au progrès de cette nouvelle science. Allan Kardec se défend lui-même d'avoir rien écrit sous l'influence d'idées préconçues ou systématiques ; homme d'un caractère froid et calme, il a observé les faits, et de ses observations il a déduit les lois qui les régissent ; le premier il en a donné la théorie et en a formé un corps méthodique et régulier. En démontrant que les faits faussement qualifiés de surnaturels sont soumis à des lois, il les fait rentrer dans l'ordre des phénomènes de la nature et détruit ainsi le dernier refuge du merveilleux, l'un des éléments de la superstition. Pendant les premières années où il fut question de phénomènes spirites, ces manifestations furent plutôt un objet de curiosité qu'un sujet de méditations sérieuses ; le *Livre des Esprits* fit envisager la chose sous un tout autre aspect ; alors on délaissa les tables tournantes, qui n'avaient été qu'un prélude et l'on se rallia à un corps de doctrine qui embrassait toutes les questions intéressant l'humanité. De l'apparition du *Livre des Esprits* date la véritable fondation du spiritisme, qui, jusqu'alors, n'avait possédé que des éléments épars sans coordination, et dont la portée n'avait pu être comprise de tout le monde ; de ce moment aussi la doctrine fixa l'attention des hommes sérieux et prit un développement rapide. En peu d'années, ces idées trouvèrent de nombreux adhérents dans tous les rangs de la société et dans tous les pays.

» Ce succès, sans précédent, tient sans doute aux sympathies que ces idées ont rencontrées, mais il est dû aussi en grande partie à la clarté qui est un des caractères distinctifs

des écrits d'Allan Kardec. En s'abstenant des formules abstraites de la métaphysique, l'auteur a su se mettre à la portée de tout le monde et se faire lire sans fatigue, condition essentielle pour la vulgarisation d'une idée. Sur tous les points de controverse, son argumentation, d'une logique serrée, offre peu de prise à la réfutation et prédispose à la conviction. Les preuves matérielles que donne le spiritisme de l'existence de l'âme et de la vie future tendent à la destruction des idées matérialistes et panthéistes. Un des principes les plus féconds de cette doctrine, et qui découle du précédent, est celui de la *pluralité des existences,* déjà entrevu par une foule de philosophes anciens et modernes, et dans ces derniers temps par Jean Reynaud, Charles Fourier, Eugène Sue et autres; mais il était resté à l'état d'hypothèse et de système, tandis que le spiritisme en démontre la réalité, et prouve que c'est un des attributs essentiels de l'humanité. De ce principe découle la solution de toutes les anomalies apparentes de la vie humaine, de toutes les inégalités intellectuelles, morales et sociales; l'homme sait ainsi d'où il vient, où il va, pour quelle fin il est sur la terre, et pourquoi il y souffre. Les idées innées s'expliquent par les connaissances acquises dans les vies antérieures; la marche des peuples et de l'humanité, par les hommes des temps passés qui revivent après avoir progressé; les sympathies et les antipathies, par la nature des rappports antérieurs; ces rapports, qui relient la grande famille humaine de toutes les époques, donnent pour base les lois mêmes de la nature, et non plus une théorie, aux grands principes de fraternité, d'égalité, de liberté et de solidarité universelle.

» La doctrine spirite, telle qu'elle ressort des ouvrages d'Allan Kardec, renferme en elle les éléments d'une transformation générale dans les idées, et la transformation des idées amène forcément celle de la société. A ce point de vue elle mérite l'attention de tous les hommes de progrès. Son influence s'étendant déjà sur tous les pays civilisés, donne à la personnalité de son fondateur une importance considérable, et tout fait prévoir que, dans un avenir peut-être prochain, il sera posé comme l'un des réformateurs du XIX[e] siècle. »

Tout en laissant au *Nouveau Dictionnaire universel* la responsabilité de certaines parties de la notice bibliographique qu'il donne sur M. Allan Kardec, nous avons cru

bien faire de la mettre sous les yeux de nos lecteurs. Nous ne saurions trop, du reste, féliciter l'auteur, M. Maurice Lachâtre, de ce qu'il a cru devoir y faire entrer les néologismes nécessités par l'établissement de la doctrine spirite et qui, jusqu'ici, avaient été systématiquement repoussés de de tous les dictionnaires. Aujourd'hui, c'est un fait accompli, et les mots *spiritisme, spirite, périsprit, réincarnation,* etc., etc , depuis quelque temps déjà consacrés par l'usage, ont acquis droit de cité dans la langue française. A. B.

LA RELIGIEUSE DE BRUGES

L'an 1757, une religieuse anglaise d'un couvent de Bruges, qui avait déjà donné d'autres preuves de cette faculté qu'on nomme en magnétisme : *double vue* ou *vue à distance*, se leva un matin, pâle, contrefaite, essoufflée, plaintive. Il était évident, par ses gestes et ses paroles, qu'elle assistait à une horrible boucherie. Au milieu de ses pleurs et de ses lamentations, elle demandait grâce tantôt pour celui-ci, tantôt pour celui-là ; elle disait assister à une bataille sanglante que se livraient les Prussiens et les Autrichiens. Le savant anglais John Needam, célèbre par ses observations microscopiques publiées dans divers traités, est cité comme ayant eu connaissance le premier du fait. Il l'apprit le soir de ce même jour du confesseur de la religieuse qui était présent ; il le raconta de suite à divers amis ; l'un d'eux l'écrivit incontinent à lord Bellew, à Bruxelles. Sa lettre fut lue à divers gentilshommes. Parmi ceux-ci, on cite le marquis italien Caraccioli, qui en écrivit à un cardinal à Turin. En somme, beaucoup eurent connaissance de cette vision, et leur étonnement fut grand quand les courriers apportèrent le récit de

la sanglante bataille de Pragues, arrivée le jour où la religieuse l'avait vue, et telle qu'elle l'avait décrite.

(Annali dello spiritismo.)

UNE GUÉRISON MIRACULEUSE

Nous reproduisons le titre tel que le donne le journal auquel nous l'empruntons, car il est bien connu de nos lecteurs, que nous ne croyons pas à la suspension des lois immuables imposées par Dieu à tout ce qui existe.

Vers cette époque (1676), écrit John Banks dans son journal, je fus atteint d'une douleur dans l'épaule qui, peu à peu, m'envahit le bras, puis la main, de telle sorte que tout usage de ce membre me fut interdit. La douleur augmentait nuit et jour. Il me fut impossible, pendant trois mois, de prendre ou de quitter aucun vêtement ; mon bras dépérissait à vue d'œil. Des médecins furent appelés, mais aucun d'eux ne put m'apporter le plus petit soulagement. Une nuit que je dormais, j'eus une vision. J'étais avec notre cher Georges Fox à qui je disais : « Georges, ma foi est si grande que si tu mettais ta main sur mon épaule, je serais bientôt guéri. »

Cette vision me poursuivait jour et nuit. Après une grande lutte qui se livra dans mon esprit, je résolus d'aller le trouver, car je savais qu'il devait être à Swarthmore, Lancashire, où il y avait un grand meeting. Quelque temps après mon arrivée, un jour de jeûne, je l'appelai à part et lui racontai mon songe en lui montrant mon bras et ma main. Après un ou deux tours de promenade, Georges se tourna de mon côté, leva la main, la plaça sur mon épaule disant : « Que le Seigneur fortifie ton âme et ton corps. » Le soir j'allai souper chez Thomas Lowers, de Marsh Grange, où je fus bien surpris de pouvoir faire usage de ma main, ce qui

ne m'était pas arrivé depuis longtemps. Frappé d'admiration, je rendis de profondes actions de grâce au Seigneur. Le lendemain, j'arrivai chez moi le bras et la main aussi bien portants qu'ils l'avaient jamais été. Quand j'eus occasion de me rencontrer avec Georges Fox, il me dit : « John es-tu guéri ? » — Oui, répondis-je, j'ai été parfaitement guéri, et dans peu de temps. — Alors, rendons gloire à Dieu !

(Spiritual Times.)

UN CAS DE POSSESSION DANS L'INDE

Le récit suivant est traduit littéralement d'une feuille indienne, le *Subh-e-Sadik*, de Madras, du 25 mars 1865 :

Les deux petits-fils du dernier muphti, Ameer Oolah, habitent aujourd'hui à Madras, sur la place Trimlatekeree ; le plus vieux, Abdoos Schookoov, est âgé de 12 ans ; le plus jeune n'a que 11 ans et s'appelle Abdool Hafiz. Depuis quelques jours, les habitants de la maison sont surpris de voir tomber des mottes de terre mêlées de pierre, de menues pièces de cuivre lancées par une main invisible. On attribua d'abord ces phénomènes à la malveillance de personnes mal disposées du voisinage. La police fit bonne garde, empêcha l'approche de la maison ; peine inutile, les projectiles tombaient toujours, les auteurs des méfaits continuaient à rester invisibles. Il devint alors évident que les manifestations étaient le résultat de l'intervention diabolique et non de la malignité humaine.

Mollah Segahee, ministre musulman, homme d'une grande expérience fut appelé. Les différentes formes d'exorcisme ou d'enchantement qu'il employa n'amenèrent pas de résultat satisfaisant. Les manifestations extraordinaires continuaient, au contraire, avec plus de violence, mais, à la nuit, le spectacle changea et le démon prit possession des deux jeunes

gens qui, sous cette influence firent entendre des expressions étranges et incohérentes.

Un personnage qui jouit d'une réputation considérable comme homme d'expérience, Wahhah Ally-Shah, vint leur rendre une visite et étudia les diverses circonstances dans tous les plus petits détails. L'aîné interrogé, répondit qu'il s'appelait Ameer Aly, et qu'il était un démon; le plus jeune, dit qu'il avait pour nom Omar Aly, qu'il était le malin; enfin ils affirmaient avoir chacun avec eux quatre démons; les effets qui sont sous clef dans des malles sortent d'eux-mêmes, sans aucune force étrangère, les souliers volent en l'air.

Aujourd'hui un musulman de Malabar est dans notre ville. C'est une personne fort exercée pour ces sortes de choses, il est probable que par ses opérations le diable pourra être chassé. *(Spiritual Magazine.)*

Traduction de C. GUÉRIN.

Communications médianimiques

L'ORAISON DOMINICALE

Suite et fin (1)

Bordeaux. — Médium, M. A. Bez.

Ainsi que nous l'avons vu, tout ce qui est nécessaire à l'homme se trouve dans cette prière si simple et à la fois si grande que Jésus enseigna à ses disciples. Nos devoirs envers Dieu, envers nos frères, envers nous-mêmes y sont exprimés en paroles qui partent du cœur. C'est le développement de ces deux commandements dans lesquels Jésus résume toute la loi : « Aimez Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même. »

(1) Voir n° 30, pages 142 et suivantes.

Et maintenant, devons-nous croire que le messager de Dieu ait attaché à cette prière une importance, une valeur, une efficacité plus grandes qu'à toute autre? Certes, non. Tout son enseignement, corroboré du reste par son exemple même, nous apprend que la meilleure, la véritable, la seule prière est celle qui part du fond du cœur, quels que soient les termes dans lesquels elle est exprimée, quelle que soit la langue à laquelle on emprunte les mots qui la formulent. Une seule parole, bien moins, une seule pensée partie du fond du cœur, est plus agréable à Dieu que toutes les litanies du monde récitées machinalement du bout des lèvres. Christ ne l'a-t-il pas déclaré, du reste, quand il disait à ses disciples : « Quand vous priez, n'usez pas de vaines redites comme font les païens qui croient être mieux exaucés parce qu'ils prient beaucoup! »

Priez donc, priez Dieu au moyen de la prière enseignée par Jésus, mais surtout, priez du fond du cœur; épanchez dans le sein de l'Être suprême les peines de vos âmes; confiez-lui vos soucis, vos craintes, vos faiblesses, comme vous le feriez à un ami dévoué ou bien à une tendre mère, Dieu vous écoutera et répandra à flots sur vous la tranquillité qui vous manque, la force qui vous fait défaut pour traverser sans faillir les mille épreuves de la vie.

Hélas! ce n'est pas ainsi que la plupart des hommes l'ont compris. Prenant tout à la lettre cette parole de Jésus : « Mais vous quand vous prierez dites : Notre Père, etc., » ils ont fait de l'Oraison dominicale une formule sacramentelle à la récitation matérielle de laquelle ils ont attribué une valeur intrinsèque, et ils l'ont ordonnée comme remède aux maladies de l'âme; ils en ont fait comme un fétiche, une amulette qui, disent-ils, appelle la bénédiction et la force divines sur ceux qui la prononcent. Aussi les chrétiens sont-ils tombés dans cette même erreur que Jésus reprochait aux

païens de son temps : Ils ont beaucoup prié, pensant qu'ainsi ils seraient plus vite exaucés ! Étrange erreur qui se dissipera quand le soleil vivifiant de l'intelligence et de l'amour éclairera et réchauffera tous les cœurs, quand les hommes comprendront enfin que le Dieu immatériel et parfait, l'Être incréé et infini n'a pas besoin de formules matérielles et de pénitences grotesques; qu'il ne lui faut pour entendre ses créatures lorsqu'elles crient vers lui que leur ardent désir de se retremper dans son sein et d'y puiser les forces qui leur manquent.

Spirites, voilà ce qu'il faut bien faire comprendre à vos frères encore courbés sous le joug de l'ignorance et de l'erreur. Voilà le but qu'il faut atteindre; là est notre mission à tous : éclairer les hommes, dématérialiser leurs âmes, leur enseigner la véritable vie, la vie spirituelle, et les délivrer ainsi de ces pratiques matérielles qui les retiennent dans les filets inextricables de l'idolâtrie alors qu'ils ne les plongent pas dans l'abîme béant de l'incrédulité.

Que donc chacun de nous se mette à l'œuvre et s'efforce de remplir sa tâche suivant les forces que Dieu lui a données et le milieu dans lequel il a été placé.

Ainsi soit-il !

UN ESPRIT SYMPATHIQUE.

DU ROLE DE LA FEMME

BORDEAUX. — *Médium : M. Rul.*

Profitez des lumières que vous donne le spiritisme pour défendre en toutes circonstances la cause de vos sœurs, les déshéritées dans votre société anti-chrétienne. Oui, proclamez bien haut les droits de la femme à occuper dans la société la place qui lui appartient, car la femme c'est la mère de

famille, c'est l'épouse chaste qui devrait partager l'empire du foyer domestique, c'est votre sœur, c'est, jeunes hommes, la timide fiancée qui deviendra votre épouse, et plus tard la mère de famille.

De grands penseurs, précurseurs de l'idée spirite l'ont écrit : c'est par la femme que la régénération de l'homme se fera, car c'est dès le berceau que la mère spirite dictera à son enfant la prière pour demander l'assistance des bons Esprits. De graves événements approchent, vous le savez, et vous verrez le rôle que des femmes faibles par le corps, mais fortes par leur foi, rempliront pendant la tempête qui viendra bouleverser la Babylone moderne. Vous, spirites, vous remplirez votre rôle de charité, l'apostolat moderne, car vous porterez des secours aux affligés, vous consolerez ceux qui souffriront, et en versant sur leurs blessures le baume de votre amour fraternel, vous leur apprendrez à lever les yeux vers le ciel et à demander pardon au Seigneur de toutes les turpitudes dont ils se seront rendus coupables ; vous leur direz de prier et ils prieront, de pardonner et ils pardonneront, d'aimer et ils aimeront, non pas comme ils avaient aimé, de cet amour brutal des sens, mais de cet amour pur qui réunit en une seule famille tous les Esprits qui se sont dématérialisés ; vous leur direz d'espérer et ils espéreront. Courage, cher frère, vous avez trouvé aussi votre chemin de Damas, suivez votre voie, elle vous conduira au terme de vos nombreuses pérégrinations, et la récompense qui vous attend, si vous persévérez, sera d'être réuni à tous ceux que vous aimez d'un amour pur.

UN ESPRIT SYMPATHIQUE.

Bordeaux. — Imprimerie CHAYNES et MALICHECQ, c. d'Aquit., 57.